

LA MAMAN ET LA PUTAIN

Le Monde

La Maman et la Putain est resté ce grand film torrentiel, extirpant le fait amoureux de sa gangue romantique, pour le resituer dans un champ magnétique de discours, d'attitudes, de circulations et de revirements. Ses personnages, enfants de Mai 68 hantant Saint-Germain-des-Prés et les lieux d'un existentialisme révolu (et conspué), pensent jouir des fruits de la libération sexuelle, tout en butant contre les schémas archaïques qui n'ont pas pour autant cessé de régir les relations entre les sexes.

Alexandre, beau parleur désargenté, papillonnant toute la sainte journée aux tables des cafés, entre le Flore et Les Deux Magots, partage le lit de Marie (Bernadette Lafont), qui l'entretient bourgeoisement, tenant par ailleurs une boutique de vêtements. Un matin, il s'éclipse et retrouve Gilberte (réminiscence proustienne interprétée par Isabelle Weingarten), une ancienne petite amie qui l'envoie définitivement balader. Mais une autre jeune femme, croisée dans la foulée à la terrasse des Deux Magots, vient occuper cette place laissée vacante. Elle s'appelle Veronika, est infirmière à l'hôpital Laennec et évoque en des termes très crus son nomadisme sexuel. À force de rendez-vous, de coups de fil nocturnes, d'allées et venues d'un appartement à l'autre, Veronika s'éprend vivement d'Alexandre sous les yeux de Marie. Incapable de choisir, Alexandre reste prostré. Tandis que le franc-parler de Veronika déchire le voile des conventions qui font tenir le couple. Entre-temps, une bascule s'est opérée : c'est du côté de l'infirmière et de son désespoir que le récit a basculé, comme dans un gouffre insondable.

Ce torrent, c'est d'abord celui de la langue nue et sophistiquée qu'inventait alors Eustache pour dire l'intime, rejoignant ainsi une illustre lignée de cinéastes-paroliers comme Sacha Guitry ou Marcel Pagnol, ou, c'est selon, de chanteurs réalistes (et donc déjà cinématographiques), comme Fréhel ou Charles Trenet. **Le film se structure comme une suite de monologues hagards et ivres, expulsés par des acteurs « au-delà » du naturel, comme la lave coulant du volcan.** Et quand la parole est tarie, c'est aux chansons de prendre le relais, jouées in extenso sur platine vinyle (La Chanson des Fortifs, de Fréhel, ou Les Amants de Paris, d'Edith Piaf).

TROISCOULEURS

La Maman et la Putain est un film comme un secret. D'abord parce qu'il s'agit d'une confession de la part d'Eustache. Ensuite parce que les cinéphiles, jusqu'à maintenant, devaient fournir un effort pour le voir – seules quelques copies pirates, de très mauvaise qualité, étaient trouvables sur Internet. **Voir La Maman et la Putain est une expérience troublante. Beaucoup de cinéastes contemporains en sont restés profondément marqués, comme Jim Jarmusch, Jane Campion, Gaspar Noé...** « Les films ça sert à ça, à apprendre à vivre, ça sert à faire un lit », lance Alexandre à Veronika. D'accord pour le pragmatisme, mais le film est loin du guide de développement personnel. Si l'on retient les leçons de vie d'Alexandre, de Veronika et de Marie, on sombre. « Je n'ai pas la vocation de la vie », dit par exemple Alexandre ; et, plus loin, à Marie : « Quand je fais l'amour avec vous, je ne pense qu'à la mort, à la terre, à la cendre. »

Mais, dans leur flot incessant, on peut attraper au vol une réplique, un regard ou un geste, et être bouleversés au point que cela ait une grande incidence intime. Pour aboutir à ce résultat, Eustache est d'une précision intraitable, tenue sur la durée vertigineuse de 3 heures et 35 minutes.